

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



# Prendre et défendre le fort Fleur d'Épée pendant la bataille de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) en 1794

Kevin Porcher

Number 169, September–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028370ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028370ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

### ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Porcher, K. (2014). Prendre et défendre le fort Fleur d'Épée pendant la bataille de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) en 1794. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (169), 91–109. <https://doi.org/10.7202/1028370ar>

# Prendre et défendre le fort Fleur d'Épée pendant la bataille de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) en 1794

Kevin PORCHER<sup>1</sup>

La fondation de la ville de Pointe-à-Pitre, lors de l'occupation anglaise de la Guadeloupe pendant la guerre de Sept Ans (entre 1759 et 1763), a rapidement nécessité la mise en place de fortifications aptes à en assurer la défense. Depuis 1692, le petit fort Louis (rebaptisé fort l'Union durant la Révolution), à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Bas-du-Fort, protégeait la rade. Néanmoins, ce fort – ne bénéficiant pas de défenses efficaces – avait montré ses limites durant la guerre de Sept Ans en étant facilement pris par les Anglais en 1759<sup>2</sup>. L'ouvrage est même fortement critiqué par le penseur anticolonialiste, l'abbé Guillaume Thomas Raynal, en 1774 : « Le fort Louis, qui défend cette partie de l'établissement, n'est qu'un misérable fort à l'étoile, incapable d'une résistance un peu opiniâtre »<sup>3</sup>. De plus, il ne permettait pas de surveiller la Grande Baie, plus à l'est, qui pouvait offrir un point de débarquement pour une armée ennemie. Après la guerre de Sept Ans, les fortifications du fort Louis sont peu à peu délaissées : si le fort est encore occupé en 1794, ses remblais de terre et ses batteries sont décrits « en ruines » en 1829<sup>4</sup>.

Ayant constaté l'insuffisance du fort Louis et afin de renforcer la défense de Pointe-à-Pitre, les Anglais avaient commencé à installer une batterie d'artillerie sur le morne La Faye dans les années 1759-1763.

---

1. Docteur en Histoire médiévale, professeur certifié en Histoire-Géographie au collège du Raizet (Les Abymes) et chargé de cours à l'Université des Antilles et de la Guyane (DPLSH).

2. David Laporal, *La Guadeloupe et ses trésors, Le patrimoine archéologique de l'île Papillon*, Editions Errance, Paris, 2010, p. 152.

3. Archives Départementales de la Guadeloupe, BR 104, Extrait de Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes (tome cinquième)*, Dufour Imprimeur et Libraire, Maastricht 1774, p. 80-81.

4. *Place de la Pointe-à-Pitre et arrondissement. Plan topographique de la ville de Pointe-à-Pitre, de sa rade, des fortifications qui la couvrent et du terrain présumé des attaques*, par M. Pichon, capitaine du Génie, Dépôt des Fortifications des Colonies / Guadeloupe, 1829.

Cette colline, également nommée Fleur d'Épée (nom peut-être dû au surnom d'un soldat qui vivait à cet endroit), est située plus à l'est et plus en hauteur et offre ainsi une meilleure position défensive<sup>5</sup>.

Après le traité de Paris (1763) et le retour de la Guadeloupe dans le royaume de France, cette position est reprise en main par l'ingénieur militaire Labbé de Talsy en 1773. Quelques années plus tard, en 1777, le colonel Etienne de Ségur-Bouzely, lieutenant du roi en Grande Terre, suggère vivement d'établir un fort sur le morne Fleur d'Épée où il pourra surveiller l'entrée de la rade de Pointe-à-Pitre ainsi que la Grande Baie. Il propose de fortifier les bords du morne et d'installer profondément un magasin à poudre en exploitant une faille naturelle déjà présente. Le lieutenant du roi conclut sur ce sujet en précisant que « le sort de la Grande Terre dépend de ce poste, par la raison que l'ennemi débarquant ne manquera pas de s'en emparer, d'y transporter des canons et de battre le fort Louis et tous les ouvrages qui en dépendent »<sup>6</sup>. Cette hauteur s'impose donc peu à peu dans la stratégie de défense de Pointe-à-Pitre et de sa rade. Peu de temps avant la Révolution française, les consignes stipulent qu'en cas d'alarme la première mesure de la milice de Pointe-à-Pitre doit être d'envoyer une « compagnie de gens de couleur » et une compagnie de milice sur le morne Fleur d'Épée pour le garder<sup>7</sup>. Pourtant, le 5 octobre 1793, nous ne trouvons encore que deux « fortes batteries » sur cette hauteur. La première batterie défend le poste contre le morne Mascot<sup>8</sup>, une hauteur équivalente située à près de 250 mètres au nord. Elle peut aussi couvrir les chemins de la commune du Gosier ainsi que l'ensemble de la Grande Baie où les possibilités de débarquement ennemi inquiètent de plus en plus les ingénieurs militaires. La seconde batterie couvre l'entrée de la rade et peut également « porter ses feux dans la grande mer »<sup>9</sup>. Finalement, le gouverneur de Guadeloupe, Victor Collot, décide de transformer ces batteries en ouvrage permanent pour faire face à une possible invasion anglaise<sup>10</sup>. La construction d'un fort équipé de casernes et d'un magasin à poudre débute ainsi durant l'hiver 1793-1794<sup>11</sup>. Une illustration de Cooper Willyams, réalisée au printemps 1794,

---

5. David Laporal, *op. cit.*, p. 153.

6. ANOM : DFC Guadeloupe, dossier n° 333 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 169), *Observations du lieutenant du roi de la Grande Terre sur la défense de l'île de la Guadeloupe*, par le marquis Etienne de Ségur, 16 décembre 1777.

7. ANOM : DFC Guadeloupe, dossier n° 333 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 169), *Consignes aux milices*, non daté : « Sitôt l'alarme donnée, il [le bataillon de la Pointe-à-Pitre] s'assemblera dans le lieu ordinaire, s'y mettra en bataille. On détachera sur le champ la compagnie des gens de couleur, et une de milice pour se rendre sans perdre de temps à la batterie de Fleur d'Épée pour la garder, et on y établira les sentinelles nécessaires et une garde au canon de campagne sur le morne La Faye ».

8. Le morne Mascot, d'une hauteur équivalente, se révèle être la faiblesse principale du fort Fleur d'Épée lors des combats de 1794.

9. ANOM : DFC Guadeloupe, dossier n° 333 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 169), *Description de la Baie de la Pointe-à-Pitre et de sa défense*, 5 octobre 1793.

10. Base Mérimée, référence IA97100809.

11. Des bâtiments sont mentionnés par Pierre Villegégu, chef principal des bureaux civils de la marine aux Îles du Vent, durant le siège de juin-juillet 1794 : « Les bombes et les boulets tombaient jour et nuit de toutes parts et ont réduit en poussière les casernes et divers bâtiments qu'il renfermait » (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, Correspondance de Pierre Villegégu, 1794).

montre que l'apparence du fort Fleur d'Épée était proche du site actuellement visible (voir annexe 1)<sup>12</sup>.

La position stratégique de cette place forte paraît aujourd'hui évidente. Situé à plus d'une trentaine de mètres au-dessus de la mer, les canons du fort Fleur d'Épée peuvent couvrir l'intégralité de la Grande Baie, à l'est, pour tenter d'empêcher tout débarquement de ce côté. De plus, de l'autre côté de cette baie, les canons de la batterie de la Verdure offrent une complémentarité adéquate. À l'ouest, le fort Fleur d'Épée couvre également l'accès à la presqu'île de Bas-du-Fort et aux restes des fortifications du fort Louis.

Le fort Fleur d'Épée présente surtout l'avantage de verrouiller l'accès principal de Pointe-à-Pitre par l'est (voir annexe 2). La route en provenance du Gosier et de l'est de la Grande Terre passe en effet dans une sorte de goulot formé par le morne Mascot et le morne Fleur d'Épée avant de gagner Pointe-à-Pitre. La maîtrise de ces deux hauteurs est donc nécessaire pour pouvoir accéder à la ville par voie terrestre. Il faut rappeler qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la ville est entourée, à l'ouest et au nord, par une mangrove encore en cours d'aménagement et difficilement franchissable. À l'est, les collines abruptes des Grands Fonds sont, certes, parcourues de chemins mais ne permettent pas d'acheminer rapidement des troupes et du matériel lourd (chariots d'intendance et artillerie). Au sud, la rade de Pointe-à-Pitre n'est accessible aux navires de guerre (corvettes, frégates ou vaisseaux de ligne) qu'en passant par le sud-est, entre la presqu'île de Bas-du-Fort (où se trouve le fort Fleur d'Épée) et l'îlet à Cochons, équipé de trois batteries. Au sud-ouest du port de Pointe-à-Pitre, la zone des îlets entre l'îlet à Cochons et la côte de Jarry ne permet que le passage de pirogues ou d'embarcations de faible tonnage telles que des canonnières.

Il n'entre pas dans notre propos de retracer l'histoire complète de ce fort mais plutôt de comprendre son rôle militaire dans la défense, ou la conquête, de la ville de Pointe-à-Pitre. Dans cet objectif, les événements qui se sont déroulés en Guadeloupe entre le mois d'avril et le mois de juillet 1794 sont, de notre point de vue, les révélateurs idéaux de cette position stratégique.

Le contexte historique ainsi retenu est marqué par la période révolutionnaire. La situation de la Guadeloupe à ce moment a déjà fait l'objet de plusieurs publications, et montre une situation sociale assez complexe et relativement éloignée des préoccupations et des clivages politiques de la métropole<sup>13</sup>. Ainsi, le positionnement des gens de couleur libres et des citoyens en faveur de la République, surtout à Pointe-à-Pitre, semble en partie motivé par l'espoir d'une égalité sociale. En revanche, l'orientation royaliste des planteurs, propriétaires d'esclaves, vise surtout à maintenir une inégalité de droits<sup>14</sup>. C'est dans ce contexte également que

---

12. Cooper Willyams, *An account of the campaign in the West Indies in the year 1794*, reproduction de l'édition de 1796, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1990, p. 127.

13. Par exemple : Henri Bangou, *La Révolution et l'esclavage à la Guadeloupe, 1789-1802*, Messidor-Editions sociales, Paris, 1989 ; Frédéric Régent, *Esclavage, métissage, liberté, La Révolution française en Guadeloupe, 1789-1802*, Grasset, Paris, 2004

14. Jean Barreau, « La perte et la reconquête de la Guadeloupe en 1794 », dans *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n°28, 2<sup>e</sup> trimestre 1976, p. 15-16, et Frédéric Régent, *op. cit.*, p. 238.

la question de l'armement d'esclaves, afin de participer à la défense de l'île, est posée.

En Europe, l'inquiétude des monarchies européennes face à la Révolution de 1789, notamment suite à l'exécution de Louis XVI le 21 janvier 1793 et aux annexions de territoires par la Convention Nationale, entraîne, le 1<sup>er</sup> février 1793, la guerre entre la France et l'Angleterre qui se trouve rapidement intégrée dans la Première Coalition. Ce conflit s'étendant aux colonies, par l'intermédiaire des flottes de guerre, des corps expéditionnaires ou des troupes coloniales, le fort Fleur d'Épée connaît, en 1794, trois assauts en trois mois, ce qui a mis à l'épreuve sa position centrale dans le contrôle et la défense de Pointe-à-Pitre.

Notre analyse, menée chronologiquement, portera sur les trois faits d'armes ayant eu lieu au fort Fleur d'Épée dans la période retenue. Dans un premier temps, nous constaterons que la prise du fort par les Anglais en avril 1794 a nécessité d'importants moyens et a eu pour conséquence un coût humain élevé. La Guadeloupe passe alors sous administration britannique, satisfaisant ainsi certains planteurs royalistes qui se rangent du côté anglais<sup>15</sup>. Nous verrons ensuite que le fort représente à nouveau un objectif stratégique pour le corps expéditionnaire français mené par Victor Hugues au mois de juin de la même année. Ce dernier intervient en Guadeloupe, sans avoir connaissance de son occupation par les Britanniques, pour faire appliquer le décret de la Convention abolissant l'esclavage. Se rendant compte qu'ils doivent reconquérir l'île, les troupes de Victor Hugues se portent en priorité sur le fort Fleur d'Épée pour commencer à contrôler Pointe-à-Pitre. Enfin, nous montrerons que la mise en défense et la conservation de cette place forte par les troupes républicaines se révèlent déterminantes dans la bataille de Pointe-à-Pitre, face à la contre-offensive anglaise, de juin et juillet 1794.

## 1. UN ASSAUT D'ENVERGURE ET COORDONNÉ : LA PRISE DU FORT PAR LES ANGLAIS LE 12 AVRIL 1794

A la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre du 1<sup>er</sup> février 1793, la *Royal Navy* est immédiatement lancée dans des opérations de blocus et de prises de contrôle des colonies françaises. Après la prise de la Martinique et de Sainte-Lucie, la flotte anglaise du vice-amiral John Jervis et des généraux Thomas Dundas et Charles Grey arrive en Guadeloupe à la demande de planteurs français royalistes, opposés à la Révolution. Le prince Edward, fils du roi d'Angleterre George III, participe à l'expédition. Le 11 avril 1794, vers une heure du matin, le général Grey fait débarquer ses troupes dans la Grande Baie du Gosier, sous le fort Fleur d'Épée. L'aumônier de l'expédition britannique, Cooper Willyams, nous apporte un témoignage détaillé des événements à suivre et mentionne également son impression sur le fort : « Le fort Fleur d'Épée est solidement établi sur le sommet d'une colline, deux de ses flancs sont tournés vers la mer d'où il a une apparence formidable »<sup>16</sup>.

15. Frédéric Régent, *op. cit.* p. 272.

16. Cooper Willyams, *op. cit.* p. 89, « *Fort Fleur d'Épée is strongly situated on the summit of a hill, two sides of which are towards the sea, from whence it has a formidable appearance.* »

Willyams précise cependant que si le morne Mascot tout proche tombait aux mains de l'ennemi, il présenterait une menace pour le fort. Lors de l'arrivée de la flotte anglaise, le fort, dont la construction avait débuté à la fin de 1793, n'est pas achevé : seul le côté face à la mer est fortifié, le côté exposé au morne Mascot n'étant alors constitué que d'une simple batterie à barbette (protégée par une levée de terre ou de remblais)<sup>17</sup>. Une batterie située à l'extérieur du fort permet de compléter la défense<sup>18</sup>.

Pour couvrir le débarquement, deux vaisseaux de ligne britanniques, le *HMS Boyne* (98 canons) et le *HMS Veteran* (64 canons), ainsi qu'une frégate, le *HMS Winchelsea* (32 canons), ouvrent le feu sur le fort Fleur d'Épée qui réplique. Les navires se sont approchés autant que possible en évitant les hauts-fonds. Cet échange de tirs a peut-être eu pour objectif de capter le feu du fort sur les navires, permettant aux premières troupes de débarquer en chaloupes sans être inquiétées et de prendre position au pied du fort Fleur d'Épée<sup>19</sup>. D'autres troupes débarquent dans les heures qui suivent. Le lendemain, 12 avril, vers 5 heures du matin, le général Grey lance l'assaut contre le fort, défendu par 110 soldats français selon Victor Hugues<sup>20</sup>. Le prince Edward commande la première division, composée des 1<sup>er</sup> et 2<sup>nd</sup> bataillons de grenadiers et d'une centaine de marins, afin de prendre position sur le morne Mascot, face au fort. Le brigadier-général Dundas<sup>21</sup> dirige la seconde division, composée des 1<sup>er</sup> et 2<sup>nd</sup> bataillons d'infanterie légère et d'une centaine de marins, pour attaquer directement le fort Fleur d'Épée. La troisième division, composée du 3<sup>e</sup> bataillon de grenadiers, du 3<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère et d'environ 200 marins, commandée par le colonel Symes, a pour mission d'appuyer la seconde division. Les soldats reçoivent l'ordre de combattre à l'arme blanche, sabres, piques et baïonnettes.

L'assaut est violent : les Anglais parviennent à pénétrer dans le fort par les remparts et en forçant la porte. Les combats se poursuivent alors dans l'enceinte. Willyams précise que dans la confusion, un marin anglais, portant l'uniforme bleu de la *Royal Navy*, est pris pour un Français par d'autres soldats britanniques (portant l'habituel uniforme rouge) alors qu'il tentait d'ôter le drapeau tricolore du fort. Il est sévèrement blessé par les siens avant d'être reconnu. Les affrontements se déroulent dans des corps à corps acharnés : un officier français, qui luttait au sol contre un officier anglais, est achevé d'un coup de pique par un marin<sup>22</sup>.

Willyams est marqué par le nombre de morts et de blessés après la prise du fort par les Anglais (« Nos pertes dans cette action ont été considérables »<sup>23</sup>) : les Britanniques ont perdu une cinquantaine de soldats

---

17. LACOUR Auguste, *Histoire de la Guadeloupe, tome deuxième, 1789 à 1798*, Imprimerie du Gouvernement, Basse-Terre, 1857, p. 307.

18. Cooper Willyams, *op. cit.* p. 89.

19. *Idem*, p. 86.

20. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 17 juin 1794. Les effectifs cités doivent être considérés avec prudence car Anglais comme Français ont tendance à surestimer le nombre des ennemis afin de mettre en valeur leurs victoires ou bien d'excuser leurs défaites.

21. Il s'agit d'un homonyme du général Dundas.

22. Cooper Willyams, *op. cit.* p. 89-90.

23. *Idem*, p. 88 : « *Our loss in this action was considerable* ».

tandis que la garnison française est presque entièrement décimée<sup>24</sup>. Quelques instants après l'assaut, Willyams est appelé au fort Fleur d'Épée afin de donner les derniers sacrements aux mourants. Il décrit ainsi son arrivée au fort : « C'était au petit matin, peu de temps après la fin de l'action. Au pied de la colline se trouvaient plusieurs marins grièvement blessés, attendant d'être rapatriés à bord de leurs navires respectifs : un peu plus loin, sous les grands arbres qui poussaient à quelques mètres de la mer, plusieurs officiers de marine se reposaient après l'effort du matin et leurs hommes n'étaient pas loin d'eux. Alors que nous arrivions en haut de la colline, nous croisions plusieurs prisonniers blessés convoyés par nos soldats ; et aux portes du fort se trouvait un tas formé des corps de soldats massacrés, tous tués à coup de sabres ou de baïonnettes. A l'intérieur du fort, la destruction, étant plus confinée, semblait plus terrible ; une multitude de pauvres diables expiraient de leurs blessures, et un grand nombre de nos hommes étaient dans la même situation : au milieu se trouvait son Excellence [le prince Edward] écrivant ses courriers sur une table sur laquelle un artilleur était en train de dormir ; le général [Grey] ne souhaitait pas déranger cet homme épuisé par l'attaque »<sup>25</sup>.

La prise du fort Fleur d'Épée permet à une frégate anglaise, le *HMS Ceres* (32 canons), et à deux canonnières de contourner la presque île de Bas-du-Fort sans grand danger pour prendre position dans la rade de Pointe-à-Pitre afin de couper la retraite des quelques soldats français qui fuyaient le fort<sup>26</sup>. Les navires britanniques pouvant ainsi contrôler la rade et les troupes à terre maîtrisant le fort Fleur d'Épée, les garnisons du fort l'Union (anciennement fort Louis) et de l'îlet à Cochons se rendent sans combattre. Le jour même, le général Grey entre dans Pointe-à-Pitre et prend le contrôle de la ville. Le reste de l'île ne résiste pas longtemps aux Anglais et le général Thomas Dundas devient gouverneur de la Guadeloupe après avoir forcé le gouverneur Victor Collot à capituler. Comprendant l'importance stratégique du fort Fleur d'Épée, le général Grey le fait occuper dès le 13 avril 1794 par le 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie : le fort est alors renommé *Fort Prince of Wales* par les Britanniques<sup>27</sup>.

Cette première épreuve du feu se traduit par une prise rapide, mais coûteuse en vies, du fort grâce à une importante mobilisation de moyens de la part des assaillants : la coordination entre la flotte et l'infanterie permet de saturer l'artillerie défensive du fort qui ne peut pas empêcher le débarquement britannique. Les points faibles du fort sont rapidement exploités par le général Grey : il place une division sur le morne Mascot, sans doute pour effectuer un tir de couverture sur le fort, tandis que les deux autres divisions se portent à l'assaut de la place forte. Si le fort Fleur d'Épée représente un danger certain pour les navires, ses remparts, surtout en ce mois d'avril 1794 où ils sont encore inachevés, ne présentent pas ici

---

24. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 17 juin 1794. Il n'y a apparemment pas eu de massacre des prisonniers français, comme le supposaient quelques historiens français au XIX<sup>e</sup> siècle. EDWARDS Bryan, *The History, civil and commercial, of the British Colonies in the West Indies*, vol. III, John Stockdale, Londres, 1801, p. 460-461.

25. Cooper Willyams, *op. cit.*, , p. 91-92.

26. *Idem*, p. 88.

27. *Idem*, p. 93.

un obstacle infranchissable pour l'infanterie. Le site du combat étant situé sur un morne dont la plupart des abords sont abrupts, le peu d'échappatoires peut éventuellement expliquer l'acharnement des combats dans l'enceinte même du fort par la suite. Nous pouvons enfin remarquer qu'une fois le fort Fleur d'Épée tombé aux mains des Britanniques, la défense de Pointe-à-Pitre se disloque, permettant au *HMS Ceres* de passer dans la rade, et elle finit par s'effondrer avec la reddition des autres forts et batteries.

## 2. UNE APPROCHE PRUDENTE DANS « UNE TENTATIVE DE FLIBUSTIERS » : LA PRISE DU FORT PAR LES FRANÇAIS LE 7 JUIN 1794

Sans savoir que la Guadeloupe, comme les autres colonies françaises des Antilles, est passée sous occupation britannique, la Convention Nationale nomme Pierre Chrétien en tant que Commissaire civil de la République pour l'application du décret du 16 pluviôse de l'an II (4 février 1794) qui abolit l'esclavage dans les Îles du Vent (Guadeloupe, Martinique et Sainte-Lucie). D'après Jean-Daniel Piquet, il doit être accompagné par un certain Bétrine, en tant que second Commissaire civil, et par Prosper Sijas, en tant que Commissaire de sécurité, afin de pallier le décès de l'un d'eux ou bien en cas de désaccord de deux d'entre eux<sup>28</sup>. En mars 1794, cependant, Bétrine et Sijas sont remplacés par Victor Hugues qui devient le seul autre Commissaire civil à accompagner Pierre Chrétien. Afin d'imposer le décret d'abolition aux planteurs propriétaires d'esclaves et de pouvoir lutter contre les Anglais si l'occasion se présentait<sup>29</sup>, Hugues et Chrétien sont accompagnés d'une petite escadre et d'un corps expéditionnaire.

L'escadre provient de l'arsenal de Rochefort, en Charente-Maritime. La flotte est au départ composée de deux frégates (la *Pique*, anciennement nommée *Fleur-de-Lys*, commandée par le lieutenant de vaisseau Conseil et armée de 34 canons, et la *Thétis*, commandée par le capitaine de vaisseau Frémont et armée de 42 canons), de quatre flûtes, c'est-à-dire des navires de transport (la *Prévoyante*, commandée par le lieutenant de vaisseau Bardoitz et armée de 24 canons, la *Nourrice*, armée de 24 canons, la *Marsouin*, commandée par le lieutenant de vaisseau Escubar et armée de 22 canons, et le *Superbe*, commandé par le lieutenant de vaisseau Damel et armé d'une vingtaine de pièces également)<sup>30</sup>, et d'un aviso, la corvette *l'Espérance*, commandée par le lieutenant de vaisseau Lacaille et armée de 22 canons<sup>31</sup>. La petite flotte est à l'origine armée à destination

---

28. Jean-Daniel Piquet, « Robespierre et la liberté des Noirs en l'an II d'après les archives des comités et les papiers de la commission Courtois », dans *Annales historiques de la Révolution française*, n°323, 2001, p. 89.

29. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Extrait des Registres du Comité de Salut Public de la Convention Nationale, du 25<sup>e</sup> jour de pluviôse l'an II de la République française une et indivisible*, 13 février 1794.

30. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 23 juillet 1794.

31. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 122, *Correspondance du Commandant de la Marine ou des Armes avec le Ministre ou la Commission de la Marine*, 22 pluviôse et 16 ventôse an II.

de la Martinique mais, en l'attente de son ravitaillement et d'ordres plus précis, elle patiente en rade de Rochefort. Les événements se précipitent le 13 avril 1794 lorsque le capitaine de vaisseau Corentin de Leissegues est nommé par la Convention à la tête de l'escadre avec la possibilité de réquisitionner tous les navires de Rochefort prêts à partir pour compléter sa flottille et conduire les Commissaires en Guadeloupe<sup>32</sup>. Deux flûtes supplémentaires, dont nous ne connaissons pas le nom dans l'état actuel de nos recherches, sont alors réquisitionnées.

Il est intéressant de constater qu'à ce moment, les deux Commissaires, et plus spécialement Victor Hugues, disposent d'officiers de leur connaissance à la tête de l'escadre. Le lieutenant de vaisseau Damel, par exemple, a été nommé commandant du *Superbe* le 30 janvier 1794 à la demande de Pierre Chrétien<sup>33</sup>. Le lieutenant de vaisseau Frémont, commandant la *Thétis*, est promu capitaine de vaisseau le 12 janvier 1794 sur intervention du représentant du peuple à Rochefort, Lequinio, qui se trouve être un supérieur et un proche de Victor Hugues<sup>34</sup>. Ce dernier, accusateur public du tribunal révolutionnaire de Rochefort avant d'être nommé Commissaire civil de la République, connaissait déjà Corentin de Leissegues, le commandant de l'escadre, qui était un de ses jurés désignés<sup>35</sup>. Par ailleurs, on peut noter que les lieutenants de vaisseau Lacaille et Escubar se sont tous deux vus délivrer des certificats de civisme par la commune de Rochefort durant l'année précédente<sup>36</sup>, et que le lieutenant de vaisseau Bardoitz venait d'être nommé à la tête de la *Prévoyante* sur recommandation directe du ministre de la Marine et des Colonies<sup>37</sup>. Victor Hugues et Pierre Chrétien sont donc accompagnés d'officiers fidèles ou tout au moins ayant donné des preuves de patriotisme et de fidélité envers la Convention Nationale. Il faut en effet noter qu'à ce moment, la flotte française subit également la Terreur menée par le Comité de Salut Public : Victor Hugues lui-même, en tant qu'accusateur public, avait fait condamner à mort neuf officiers de marine le 9 novembre 1793<sup>38</sup>. De même, l'ancien commandant de la *Nourrice*, le lieutenant de vaisseau Saint-Laurent, avait été

---

32. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 87, *Lettres du Ministre, des Adjoints, de la Commission de la Marine, adressées au Commandant des armes*, 24 germinal an II.

33. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 122, *Correspondance du Commandant de la Marine ou des Armes avec le Ministre ou la Commission de la Marine*, 11 pluviôse an II.

34. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1D 34, *Copie des lettres reçues du Comité de la Marine et des Colonies*, 17 frimaire an II.

35. Jean-Théodore Viaud, Elie-Jérôme Fleury, *Histoire de la ville et du port de Rochefort, tome II, du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1830*, Editions des Régionalismes, Cressé, 2012 (édition originale : 1845), p. 142. Il faut aussi noter que Corentin de Leissegues est le véritable commandant de la frégate la *Pique*, qui a été mise à sa disposition le 30 octobre 1793 (Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 87, *Lettres du Ministre, des Adjoints, de la Commission de la Marine, adressées au Commandant des armes*, 8 brumaire an II).

36. Archives Municipales de Rochefort, Fonds du Patrimoine, Série Révolution, REV 10, fol. 5, 9 mars 1793.

37. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 87, *Lettres du Ministre, des Adjoints, de la Commission de la Marine, adressées au Commandant des armes*, 25 frimaire an II.

38. *Idem*, p. 145.

mis en état d'arrestation le 24 octobre 1793<sup>39</sup>, et deux hommes de la *Thétis*, le maître armurier Bourda et le timonier Mével, avaient été condamnés aux galères, durant l'hiver 1793-1794, pour avoir envisagé de provoquer une mutinerie à bord et de passer dans le camp britannique<sup>40</sup>. Les conditions de la constitution de cette escadre, ainsi que les relations entre ses membres, pourraient donner lieu à de plus amples recherches : il est possible que les Commissaires civils aient cherché à être accompagnés par des hommes sûrs dans leur mission, mais il est tout aussi vraisemblable que la promiscuité entre responsables politiques et militaires, dans une petite ville telle que Rochefort, explique à elle seule la concordance de ces faits.

En plus des marins et des contingents embarqués sur les navires, cette escadre amène aussi le général de brigade Cartier, l'adjudant-général Rouyer, un bataillon de chasseurs des Pyrénées composé de 830 hommes commandés par le chef de bataillon Boudet et l'adjudant-major Paris, une compagnie d'infanterie de 123 hommes (peut-être du 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie) sans doute commandés par le capitaine Dumont et deux compagnies d'artillerie de 200 hommes commandés par le capitaine Pélardy<sup>41</sup>. Un certain nombre de ces soldats sont peut-être des volontaires ou des conscrits récemment engagés, abusivement décrits comme étant des « Sans-culottes » : ainsi, le capitaine d'artillerie Pélardy fait remarquer que ses hommes sont « de première réquisition, privés absolument des connaissances relatives à l'état auquel ils étaient destinés »<sup>42</sup>. L'officier est alors obligé de les former à bord du *Marsouin* durant la traversée. Certains de ces hommes étaient aussi destinés à renforcer des garnisons des Antilles<sup>43</sup>.

L'expédition part de Rochefort le 23 avril et arrive au large de la Guadeloupe le 2 juin 1794. Par prudence, un officier est envoyé en éclaireur dans une chaloupe à Saint-François où il apprend que l'île est occupée par les Britanniques<sup>44</sup>. Les Commissaires et les officiers tiennent un conseil de guerre à bord de la *Pique* et décident de reprendre le contrôle de l'île malgré leur infériorité numérique<sup>45</sup>.

Après avoir harangué ses troupes depuis son navire, Victor Hugues organise un débarquement dans la nuit du 3 au 4 juin sur la plage des Salines, au Gosier, à environ sept kilomètres à l'est du fort Fleur d'Épée.

---

39. Service Historique de la Défense, Archives de la Marine conservées à Rochefort, 1A 122, *Correspondance du Commandant de la Marine ou des Armes avec le Ministre ou la Commission de la Marine*, 3 brumaire an II.

40. Archives Départementales de Charente-Maritime, L 1212, N°15, lettre n°3, non-datée, mais la lettre n°2, demandant des précisions sur l'affaire, est datée du 1<sup>er</sup> avril 1794.

41. Eugène-Edouard Boyer-Peyreleau, *Les Antilles françaises, particulièrement la Guadeloupe, depuis leur découverte jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1825, tome troisième*, Ladvocat, Libraire, Paris, 1826, p. 14-15.

42. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 170, *Précis des évènements qui se sont passés à la Guadeloupe depuis le 14 prairial an II jusqu'au 21 frimaire an III*, par Pélardy, 1795.

43. Carmen Bernard, Alessandro Stella (coord.), *D'esclaves à soldats, Miliciens et soldats d'origine servile, XIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, L'Harmattan, Paris, 2006, p. 230.

44. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794 et Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Correspondance de Pierre Villegégu*, 1794.

45. Il faut cependant préciser que les soldats anglais souffrent de leur côté de la fièvre jaune, maladie fatale au général Thomas Dundas, gouverneur de Guadeloupe, qui décède le 3 juin.

La place forte est rapidement considérée comme un objectif essentiel : le capitaine de vaisseau Leissegues explique que « pour parvenir à la ville de la Pointe-à-Pitre dont la possession ouvrait un port à la division navale il fallait passer au pied et sous le feu du fort Fleur d'Épée, l'attaque en fut décidée »<sup>46</sup>. Victor Hugues envoie ainsi une troupe dirigée par le Commissaire Pierre Chrétien pour prendre la forteresse : elle est constituée du bataillon de chasseurs et de deux cents marins de la *Pique* et de la *Thétis*<sup>47</sup>.

Les soldats britanniques du 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie, commandés par le lieutenant-colonel Drummond, avaient prévu d'abandonner le fort Fleur d'Épée pour se replier de l'autre côté de la Rivière Salée, sur la Basse-Terre. Cependant, sur la route de Pointe-à-Pitre, les soldats anglais croisent une troupe de 300 colons royalistes français qui les poussent à retourner au fort Fleur d'Épée pour le défendre. Des marchands et des marins anglais, qui souhaitent également protéger leurs intérêts, s'intègrent à la troupe hétéroclite des défenseurs<sup>48</sup>. Lors de l'arrivée du corps expéditionnaire républicain, le fort est ainsi défendu par plus de 900 hommes qui disposent de 16 canons de marine et d'un obusier<sup>49</sup>. Néanmoins, prévoyant d'abandonner la place, les Anglais avaient commencé à saboter les canons en enfonçant des clous dans les lumières de mise à feu<sup>50</sup>.

A minuit, entre le 6 et le 7 juin, les Français attaquent le fort par surprise dans « une de ces tentatives de flibustiers » (Victor Hugues)<sup>51</sup>, sans préparation d'artillerie et en escaladant les murailles. A l'instar des combats du 12 avril 1794, l'assaut est violent et les pertes humaines sont élevées des deux côtés : le premier Républicain à entrer dans le fort, le sergent Dupouille, est tué de vingt-quatre coups de baïonnette. L'affrontement dure jusqu'à une heure du matin et les Français se rendent maîtres du fort dont l'intérieur est « couvert de morts et de blessés » (Brugnière)<sup>52</sup>. Selon Victor Hugues, les pertes s'élèvent à 90 soldats français tués ou blessés et à 180 soldats anglais hors de combat. Le lieutenant-colonel Drummond, commandant le fort, a été tué dans l'assaut<sup>53</sup>. Considérés comme des traîtres, les volontaires royalistes survivants sont rassemblés dans la cour du fort Fleur d'Épée et fusillés sommairement par les soldats républicains<sup>54</sup>. Les survivants du 43<sup>e</sup> régiment britannique se sont, quant à eux, repliés à l'ouest de la Rivière Salée pour attendre

---

46. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794.

47. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Extrait d'une affaire qui a eu lieu à la Guadeloupe le 15 prairial an II*, par Brugnière, 1794.

48. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 112.

49. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 17 juin 1794.

50. Henri Bangou, *op. cit.*, p. 72-73.

51. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 17 juin 1794.

52. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Extrait d'une affaire qui a eu lieu à la Guadeloupe le 15 prairial an II*, par Brugnière, 1794.

53. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 17 juin 1794.

54. Henri Bangou, *op. cit.*, p. 72-73.

leurs renforts car d'après Cooper Willyams, Pointe-à-Pitre « n'était plus tenable après la perte du fort Fleur d'Épée »<sup>55</sup>.

Contrairement à l'assaut britannique du 12 avril 1794, Victor Hugues ne dispose pas d'une puissance de feu maritime apte à couvrir son approche. Celle-ci doit donc se faire dans la discrétion pour prendre les défenseurs du fort Fleur d'Épée par surprise. Cette deuxième prise de la place forte montre encore une fois l'insuffisance des moyens de défense face à une attaque terrestre. Nous pouvons remarquer que les conséquences de la capture de la place sont les mêmes que précédemment : une fois le fort Fleur d'Épée pris, la route maritime et terrestre de Pointe-à-Pitre est ouverte et la ville est à la disposition des assaillants. Dans les deux situations jusque-là étudiées, les défenseurs ne cherchent pas à se maintenir et à défendre outre mesure la ville sans le soutien du fort.

### 3. LA CLÉ DE LA DÉFENSE DE POINTE-À-PITRE : LE SIÈGE DU FORT PAR LES ANGLAIS DU 8 JUIN AU 5 JUILLET 1794

Quelques heures après la prise du fort Fleur d'Épée, le corps expéditionnaire entre dans Pointe-à-Pitre dans la journée du 7 juin 1794 pour y proclamer l'abolition de l'esclavage. La prise de la ville empêche les Anglais de disposer de ses magasins de denrées coloniales, de ses dépôts d'armes et de ses réserves de munitions. Victor Hugues prend également possession de plus de 80 navires de pêche et de commerce présents dans le port. Sans perdre de temps, le capitaine de vaisseau Leissegues met à l'abri sa petite escadre dans la rade de Pointe-à-Pitre et fait couler deux de ses flûtes de transport à l'entrée de la passe afin d'en interdire l'accès à la flotte anglaise, beaucoup plus importante<sup>56</sup>. Il réquisitionne aussi quatre navires qu'il modifie pour en faire des canonnières aptes à se déplacer sur les hauts-fonds. Pendant ce temps, des canons de ses frégates et des flûtes coulées sont amenés à terre afin de constituer – ou de renforcer – des batteries, notamment sur l'îlet à Cochons et le morne Darboussier. Le morne du Gouvernement, une colline située au milieu de la ville, est particulièrement renforcé par cette artillerie car Victor Hugues en fait son point de repli principal. Un groupe de marins plus ou moins bien équipés est organisé à terre en unité d'infanterie nommé le « Bataillon des Intrépides »<sup>57</sup>.

Afin de compenser les pertes de ses troupes lors de la prise du fort Fleur d'Épée, Victor Hugues engage, dès la proclamation de l'abolition de l'esclavage, plusieurs centaines de colons et d'anciens esclaves comme volontaires nationaux. Dans un premier temps, ces nouveaux soldats n'ont que leurs habits civils (chemises et pantalons) et un fusil. Les nouveaux officiers se distinguent par une plume ou une cocarde sur leurs chapeaux<sup>58</sup>.

---

55. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 112.

56. Il ne semble pas s'agir des quatre flûtes déjà nommées car le *Marsouin*, la *Prévoyante* et le *Superbe* sont encore mentionnés le 23 juillet 1794 par Victor Hugues et la *Nourrice* a coulé en Corse le 1<sup>er</sup> mai 1811.

57. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794.

58. Auguste Lacour, *op. cit.*, p. 314.

La remise en état du fort Fleur d'Épée est une priorité de Victor Hugues afin de faire face à la contre-attaque anglaise. Le capitaine d'artillerie Pélardy est envoyé dans le fort avec une équipe d'artilleurs pour désenclouer les canons et les mettre en état de défense<sup>59</sup>. Le commandement de la place forte est confié au capitaine de vaisseau Frémont, de la *Thétis*. Ce dernier s'empresse de faire démolir des maisons et l'église du Gosier afin d'en utiliser les pierres pour consolider les murailles. Des sacs de terre comblent les espaces non protégés. Victor Hugues réquisitionne aussi des hommes, des bêtes de somme et des matériaux pour renforcer la place<sup>60</sup>.

Ces précautions sont rapidement mises à l'épreuve car dès le lendemain, le 8 juin 1794, le vice-amiral britannique Jervis ancre sa flotte au large du Gosier. Cette escadre, composée du *HMS Boyne* et de trois autres vaisseaux de ligne, de six frégates ou corvettes, de six ou sept avisos et de cinq canonnières, surpasse en taille et en puissance de feu la petite flotte de Leissegues<sup>61</sup>. Le capitaine Frémont fait alors lever le drapeau britannique sur le fort Fleur d'Épée afin de faire croire qu'il est toujours aux mains des Anglais : son objectif est d'attirer les vaisseaux sous le feu de ses canons mais la ruse échoue. Il lève donc ses propres couleurs et ouvre le feu sur le *HMS Boyne* sans gravement l'endommager<sup>62</sup>.

Le général britannique Grey commence par faire débarquer le 13 juin deux régiments d'infanterie et un détachement d'artillerie sur la côte de Jarry. Après quelques combats, ces derniers prennent le contrôle des batteries du morne Savon et de la pointe Saint-Jean à partir desquelles ils ouvrent un feu continu sur Pointe-à-Pitre situé de l'autre côté de la baie. La batterie de la pointe Saint-Jean tire également à boulets rouges sur les frégates la *Pique* et la *Thétis* qui doivent lutter contre des débuts d'incendies<sup>63</sup>. Le capitaine de vaisseau Leissegues place alors les navires civils du port de Pointe-à-Pitre en obstacle entre les canons anglais et ses frégates tandis que ses canonnières de fortune ripostent.

Peu de temps après, le 19 juin, le général Grey débarque avec le reste de son armée au Gosier et prend position sur les hauteurs entourant le fort Fleur d'Épée. Il ne cherche pas à débarquer d'autres troupes sur la côte de Jarry (il ramène même des soldats du côté de Gosier<sup>64</sup>) car une attaque d'infanterie est impossible à travers la mangrove : les Anglais sont obligés d'attaquer Pointe-à-Pitre par l'est et, pour cela, la possession du fort Fleur d'Épée est déterminante. Avec ce débarquement, Victor Hugues se trouve encerclé. Après une préparation d'artillerie de plusieurs jours contre le fort, les Britanniques parviennent à prendre pied le 27 juin sur le morne Mascot, la colline se trouvant face au fort Fleur

---

59. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 170, *Précis des évènements qui se sont passés à la Guadeloupe depuis le 14 prairial an II jusqu'au 21 frimaire an III*, par Pélardy, 1795.

60. Auguste Lacour, *op. cit.*, p. 314.

61. Les vaisseaux de ligne sont le *HMS Boyne* (98 canons), le *HMS Vanguard* (74 canons), le *HMS Vengeance* (74 canons) et le *HMS Veteran* (64 canons).

62. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 113.

63. Leissegues fait renforcer ses frégates avec du feuillard, des tôles d'acier, et des balles de coton (ANOM : C7A47 – Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794).

64. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 120.

d'Épée, à hauteur équivalente. Faute d'effectifs, Victor Hugues n'avait pas pu se maintenir sur ce morne et en avait fait brûler les installations pour gêner les Anglais. Malgré tout, cette position, dont l'importance avait été remarquée par Willyams, est un poste de tir idéal sur le fort Fleur d'Épée. Le général Grey y installe cinq batteries, composées d'un total de 16 canons, de 5 mortiers et de 5 obusiers, protégées par deux bataillons de grenadiers et deux régiments d'infanterie légère<sup>65</sup>. Le fort subit jour et nuit un feu nourri provenant du morne Mascot et est également bombardé par trois canonnières britanniques depuis la Grande Baie<sup>66</sup>.

En peu de temps, la position de Victor Hugues devient critique : la ville est sans cesse bombardée et il a perdu un grand nombre d'officiers (les généraux Cartier et Rouyer ont été tués tandis que le Commissaire Pierre Chrétien est décédé en raison de l'épuisement ou de la fièvre jaune). Ses effectifs diminuent également : il ne lui reste bientôt plus que 200 hommes valides sur les 1153 de son corps expéditionnaire. L'essentiel de ses troupes est maintenant composé de volontaires nationaux guadeloupéens recrutés depuis le 7 juin. Afin de briser le siège du côté du fort Fleur d'Épée, ou pour tout du moins en alléger la pression, il engage trois assauts successifs sur le morne Mascot. Le premier, dirigé par le capitaine Pélardey, avait pour objectif d'établir un poste de tir sur un morne voisin mais il échoue<sup>67</sup>. Le 29 juin, une colonne de 250 Républicains attaque frontalement le morne Mascot mais près de la moitié de l'effectif est décimé (112 morts). Les Français et les Anglais concluent une trêve de quatre heures pour récupérer les morts et les blessés. Durant cette attaque, le capitaine de vaisseau Frémont, qui dirigeait le tir depuis le fort Fleur d'Épée est grièvement blessé par une balle de mousquet<sup>68</sup>. Il décède vingt-quatre heures plus tard et le capitaine d'infanterie Dumont le remplace au commandement du fort<sup>69</sup>. Le lendemain, 30 juin, une nouvelle troupe de 800 Républicains tente à nouveau de prendre le morne Mascot mais les Français sont repoussés et comptent près de 300 morts. En raison de ses faibles effectifs, Victor Hugues doit renoncer aux assauts sur ce morne<sup>70</sup>. Du côté britannique, la situation n'est guère plus favorable. Le vice-amiral Jervis ne peut pas approcher son escadre de la rade de Pointe-à-Pitre tant que le fort Fleur d'Épée couvre l'entrée de la passe. Le général Grey ne peut pas non plus approcher ses troupes de la ville car le fort bloque le passage terrestre. Il ne peut que bombarder la ville et le fort en espérant user la résistance des défenseurs. Néanmoins, Grey ne peut pas perdre de temps dans un long siège car il veut prendre la ville avant la saison des pluies et des ouragans. Il décide donc de lancer un assaut général sur Pointe-à-Pitre en contournant le fort

---

65. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 22 juillet 1794.

66. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794.

67. Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, Pélardey dirigeait l'artillerie du fort Fleur d'Épée (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 170, *Précis des événements qui se sont passés à la Guadeloupe depuis le 14 prairial an II jusqu'au 21 frimaire an III*, par Pélardey, 1795).

68. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 121.

69. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 23 juillet 1794

70. Archives Départementales de la Guadeloupe, BR 104, « L'épopée du fort Fleur d'Épée ».

Fleur d'Épée par les collines des Grands Fonds. Deux bataillons de grenadiers, trois régiments d'infanterie et trois détachements de marins, menés par le général Symes, partent du morne Mascot le 1<sup>er</sup> juillet à 21h mais le trajet est difficile : ne pouvant emprunter la route passant au pied du fort Fleur d'Épée, ils doivent traverser des ravines plantées de caféiers et ne bénéficient pas de chemins aisément praticables. Ils ne peuvent emporter avec eux que deux petites pièces d'artillerie qui sont difficiles à conduire dans ces collines<sup>71</sup>. La troupe arrive finalement aux environs de Pointe-à-Pitre le 2 juillet vers 3h30 du matin<sup>72</sup> : le contournement du fort Fleur d'Épée à travers les Grands Fonds, sur une distance d'environ 4 kilomètres, leur a pris plus de six heures.

Les Britanniques entrent ensuite assez aisément dans la ville elle-même et les combats se déclenchent dans les rues : les Français tirant depuis les fenêtres et l'artillerie des frégates étant dispersée dans les rues de Pointe-à-Pitre. Pendant que Victor Hugues se retranche avec ses hommes sur le morne du Gouvernement, les canonnières du capitaine de vaisseau Leissegues ainsi que la frégate la *Pique* – toujours protégées de la flotte ennemie grâce au fort Fleur d'Épée – se rapprochent de la ville et ouvrent le feu à bout portant, avec de la mitraille, sur les soldats britanniques. Les hommes combattant sur la place Sartine sont particulièrement exposés aux décharges de la *Pique*<sup>73</sup>. Un tir, provenant d'une canonnière selon Leissegues<sup>74</sup>, touche un dépôt de munitions dans une maison : l'explosion provoque un mouvement de recul des troupes anglaises qui croient la ville minée par les Français<sup>75</sup>. Les troupes de Victor Hugues profitent de cette confusion et repoussent les Britanniques dans les Grands Fonds. Les combats se terminent vers 11h du matin.

Cette attaque tentée sur Pointe-à-Pitre sans avoir le contrôle sur le fort Fleur d'Épée est un échec majeur pour l'armée du général Grey : le général Symes et le colonel Gromm y perdent la vie, de même que 38 officiers, 43 sergents et 611 soldats (certains sont portés disparus et ont pu être faits prisonniers par les Français)<sup>76</sup>. Dans la nuit du 3 au 4 juillet, le général Grey tente un dernier assaut contre le fort Fleur d'Épée pour maîtriser l'accès à la ville, mais le capitaine Dumont, blessé à la cuisse par un biscayen (un petit boulet utilisé dans les tirs de mitrailles) parvient à le repousser en usant ses dernières munitions. Finalement, renonçant à prendre le fort, les Anglais décident d'abandonner le siège de Pointe-à-Pitre par l'est et rembarquent le 5 juillet 1794<sup>77</sup>. Une troupe britannique reste stationnée à l'ouest de la Rivière Salée, au camp de Berville, pour bombarder régulièrement la ville, mais plus aucune action terrestre n'est menée.

---

71. *Op. cit.*, WILLYAMS Cooper, p. 123.

72. ANOM : C7A47 (Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48), Correspondance de Victor Hugues du 22 juillet 1794.

73. Après la bataille, la place Sartine est renommée place de la Victoire.

74. Archives Départementales de la Guadeloupe, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794.

75. L'explosion cause la mort de trois officiers et de 36 soldats de l'infanterie légère britannique (AD 971, 5J 48, *Conquête de la Guadeloupe sur les Anglais*, par Leissegues, 1794, et Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 124).

76. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 126.

77. Eugène-Edouard Boyer-Peyreleau, *op. cit.* p. 25.

Les combats pour la reconquête de la Guadeloupe par les Républicains se poursuivent à partir du 26 septembre 1794, après une interruption d'un peu plus de deux mois qui correspond à la mauvaise saison<sup>78</sup>. Le fort Fleur d'Épée n'est plus directement impliqué dans les affrontements sauf en tant que place forte garantissant la sauvegarde de la rade de Pointe-à-Pitre, toujours sous la surveillance d'une partie de la flotte anglaise. Nous pouvons en revanche comparer le rôle militaire du fort Fleur d'Épée avec celui du fort Saint-Charles, renommé *Fort Matilda* par les Anglais, dans la bataille de Basse-Terre<sup>79</sup>.

Après la prise du camp de Berville par les Républicains au début du mois d'octobre, les Britanniques abandonnent le siège de Pointe-à-Pitre et se replient sur Basse-Terre<sup>80</sup>. Pour défendre cette ville, la stratégie anglaise, mise au point le 9 octobre, consiste à retrancher l'infanterie dans le fort Saint-Charles, sous le commandement du général Prescott, tandis que la flotte, sous le commandement du vice-amiral Jervis, protège et prête assistance, si possible, à la place forte<sup>81</sup>. Néanmoins, le jugement de Willyams est sévère sur ce fort qu'il qualifie de « misérable »<sup>82</sup>. Il critique surtout la position même du fort dont les abords, peu entretenus et en ruine, permettent l'approche de l'infanterie ennemie qui peut alors ouvrir le feu sur les assiégés tout en restant à couvert. Selon Willyams, le « fort était complètement exposé de trois côtés par la terre, si bien qu'un homme ne pourrait pas s'y déplacer sans être vu par l'ennemi »<sup>83</sup>.

Les situations des forts Fleur d'Épée et Saint-Charles sont en effet très différentes : tandis que le premier avait été bâti dans le but de verrouiller la rade et les accès de Pointe-à-Pitre, le second devait aussi surveiller la rade de Basse-Terre mais il restait très vulnérable aux assauts depuis la mer ou depuis les hauteurs environnantes, et ne pouvait pas contrôler les accès de la ville<sup>84</sup>. Depuis le fort Saint-Charles, Prescott est donc impuissant à empêcher l'approche de l'armée républicaine, désormais majoritairement composée de troupes guadeloupéennes, envoyée par Victor Hugues pour prendre la ville et chasser les Britanniques. Entre le 12 et le 14 octobre 1794, Prescott et Jervis envoient une frégate, le *HMS Terpsichore* (32 canons), pour attaquer la colonne française qui se trouve à ce moment aux alentours de Trois-Rivières. Malgré quelques tirs depuis la mer, la frégate ne réussit pas à ralentir la marche des troupes de Victor Hugues qui parviennent à prendre position sur les hauteurs de Basse-Terre<sup>85</sup>. Le retranchement des Anglais dans le fort Saint-Charles n'empêche pas non plus le déploiement des Français dans la ville de Basse-Terre qu'ils occupent rapidement. En évitant l'artillerie de la flotte britannique, l'armée républicaine parvient assez facilement à établir des batteries à des positions avantageuses qui peuvent bombarder à la fois

---

78. Jean Barreau, *op.cit.*, p. 39.

79. Il s'agit aujourd'hui du fort Delgrès, à Basse-Terre.

80. La prise du camp de Berville a donné lieu à des exécutions plus ou moins sommaires de plusieurs centaines de royalistes capturés par les Républicains de Victor Hugues (*Op. cit.*, BARREAU, Jean, p. 43).

81. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 139.

82. *Idem.*

83. *Idem.*, p. 143.

84. David Laporal, *op. cit.*, p. 138-142.

85. Cooper Willyams, *op. cit.*, p. 140.

le fort et les navires de Jervis. Ces derniers doivent alors lever l'ancre et s'éloigner de la côte, ce qui les empêche de protéger efficacement le fort Saint-Charles<sup>86</sup>. Après plus d'un mois de bombardement, les enceintes du fort présentent de nombreuses brèches et la place forte n'est plus tenable : alors qu'un assaut français se prépare, la garnison britannique de Prescott parvient à évacuer le fort et à gagner les navires dans la nuit du 10 au 11 décembre 1794<sup>87</sup>. Cette évacuation marque la fin de la reconquête de la Guadeloupe.

L'étude de ces évènements nous montre assez clairement le rôle primordial joué par le fort Fleur d'Épée dans le contrôle de la ville de Pointe-à-Pitre. Sa prise, le 12 avril ou le 7 juin 1794, ouvre à chaque fois la ville aux assaillants sans avoir besoin de mener d'autres affrontements. En revanche, sa résistance entre le 8 juin et le 7 juillet 1794 garantit la conservation de la ville malgré les nombreux bombardements et les assauts de forces supérieures en nombre qu'elle subit. Lorsque le général Grey tente une attaque le 2 juillet sans avoir le contrôle du fort Fleur d'Épée, il essuie un échec fatidique dans son opération de siège. Si nous avons constaté que le fort n'est pas capable de résister à un assaut direct de l'infanterie, il donne néanmoins à son possesseur le contrôle sur l'accès de Pointe-à-Pitre : il est devenu un élément incontournable de la défense de la ville. Par sa position, le fort Fleur d'Épée présente l'avantage de dominer et de verrouiller le territoire qui l'entoure, contrairement au fort Saint-Charles dont la situation vulnérable le rend impuissant à protéger la ville de Basse-Terre et ses environs.

Ainsi, les combats pour le contrôle de Pointe-à-Pitre durant l'année 1794, que ce soit par les Français ou par les Anglais, se sont toujours appuyés sur le contrôle du fort Fleur d'Épée. De sa possession découle la maîtrise de la rade, de la ville et de son accès par la terre ou par la mer.

La suite de l'histoire du fort Fleur d'Épée est beaucoup moins mouvementée. En 1801-1802, le fort est renforcé lors des révoltes face au rétablissement de l'esclavage (loi du 20 mai 1802 et révolte de Louis Delgrès). Durant les guerres napoléoniennes, il n'a pas de rôle majeur y compris lors du débarquement anglais en janvier 1810. Peu à peu, les fortifications de Bas-du-Fort perdent tout intérêt stratégique.

Des travaux sont néanmoins envisagés dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1836, une caserne pour 24 soldats, 2 sergents et un officier est construite dans la cour du fort<sup>88</sup>. Dans les années 1843-1844, différents projets d'amélioration sont étudiés, notamment pour installer de nouvelles casernes plus grandes pouvant accueillir 112 hommes, pour moderniser les remparts ou bien pour installer un fossé isolant le « cavalier » (le point le plus haut de la place) de la cour du fort<sup>89</sup>. Finalement,

---

86. *Idem*, p. 141.

87. Auguste Lacour, *op. cit.*, p. 340.

88. *Plan d'une caserne à construire au Fort Fleur d'Épée*, par Jacques Teissier, lieutenant-colonel du Génie, Dépôt des Fortifications des Colonies / Guadeloupe, 1836.

89. *Place de la Pointe-à-Pitre, projet d'amélioration du Fort Fleur d'Épée*, par Théophile Jules Henriot, capitaine du Génie, et Paulin Crozals, chef du bataillon du Génie, sous-directeur des fortifications, Dépôt des Fortifications des Colonies / Guadeloupe, 1843, et *Place de la Pointe-à-Pitre, projet d'amélioration du Fort Fleur d'Épée*, par M. Husenet et M. Simon, chef de bataillon du Génie, Dépôt des Fortifications des Colonies / Guadeloupe, 1844.

aucun de ces projets n'est retenu car le morne Mascot, en face, représente toujours une menace majeure pour la place forte<sup>90</sup>. Le 22 février 1853, le comité des fortifications décide de laisser le fort Fleur d'Épée à l'abandon<sup>91</sup>. Il faut ensuite attendre les années 1960 pour que le fort, cédé entretemps au conseil général, soit nettoyé et géré par l'office du tourisme qui y installe une exposition. Le 21 mars 1979, le site est classé Monument Historique<sup>92</sup>, suivi le 15 décembre 1997 par le fort l'Union<sup>93</sup>. Contrairement à ce dernier, le fort Fleur d'Épée est restauré (reconstitution d'un baraquement en 1985), ouvert au public et surplombe aujourd'hui paisiblement la Grande Baie ainsi que la route reliant Pointe-à-Pitre au Gosier.

---

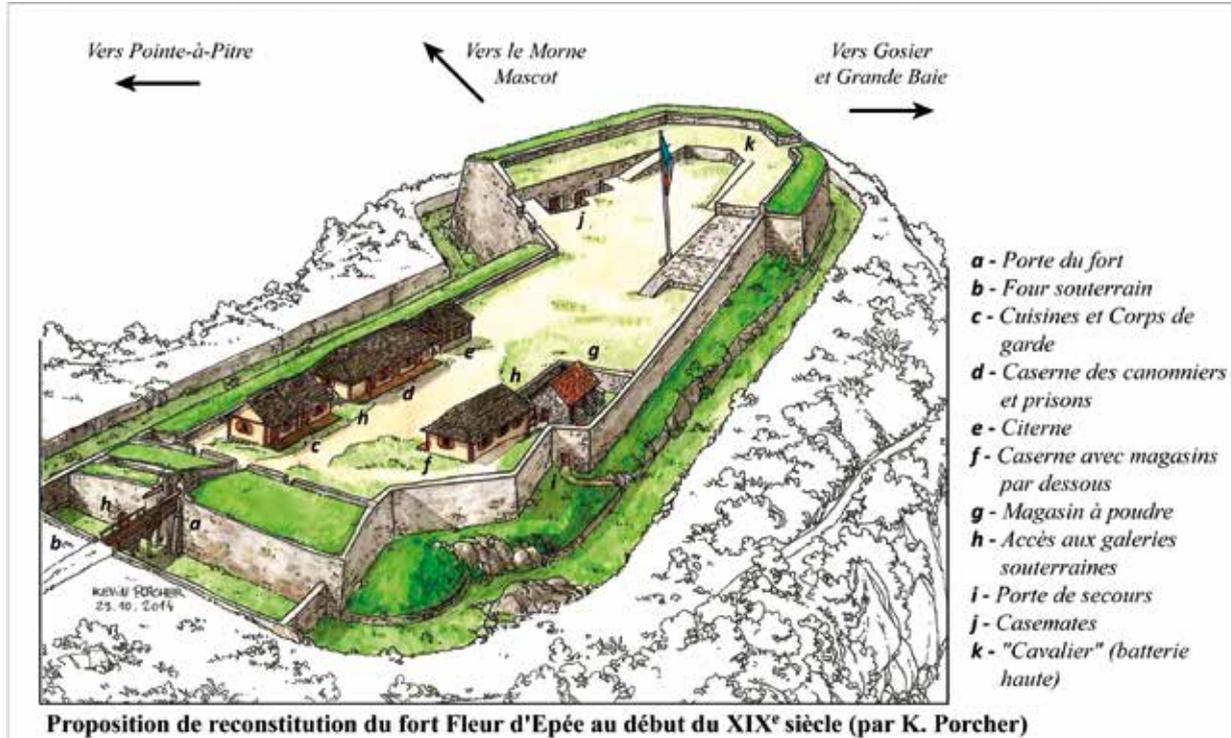
90. KISSOUN Bruno, *Pointe-à-Pitre, Urbanisme et architecture religieuse, publique et militaire, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Editions Jaso, Pointe-à-Pitre, 2008, p. 214.

91. *Op. cit.*, LAPORAL David, p. 154.

92. Base Mérimée, référence IA97100809.

93. Base Mérimée, référence IA97100808.

ANNEXE 1 – RECONSTITUTION DU FORT FLEUR D'ÉPÉE AU DÉBUT DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>.



- a** - Porte du fort
- b** - Four souterrain
- c** - Cuisines et Corps de garde
- d** - Caserne des canoniers et prisons
- e** - Citerne
- f** - Caserne avec magasins par dessous
- g** - Magasin à poudre
- h** - Accès aux galeries souterraines
- i** - Porte de secours
- j** - Casemates
- k** - "Cavalier" (batterie haute)

1. Reconstitution réalisée d'après : Archives Nationales d'Outre-Mer, Dépôt des Fortifications des Colonies, Guadeloupe, 08DFC597B, *Plan du fort Fleur d'Épée indiquant les limites proposées pour le terrain des fortifications*, 1819.

## ANNEXE 2 – CARTE DE LA BATAILLE DE POINTE-À-PITRE (6 JUIN – 5 JUILLET 1794)

